

La nature à Istanbul

De l'héritage ottoman à la « mondialisation de la nature »

Nature in Istanbul: from Ottoman heritage to the « globalization of nature »

Marcel Bazin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2297>

DOI : [10.4000/gc.2297](https://doi.org/10.4000/gc.2297)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 7-26

ISBN : 978-2-296-05038-9

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Marcel Bazin, « La nature à Istanbul », *Géographie et cultures* [En ligne], 62 | 2007, mis en ligne le 24 décembre 2012, consulté le 10 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.2297>

La nature à Istanbul

De l'héritage ottoman à la « mondialisation de la nature »

Nature in Istanbul: from Ottoman heritage to the « globalization of nature »

Marcel Bazin

- 1 Considérer la place de la nature à Istanbul conduit à s'interroger sur un paradoxe : la métropole du Bosphore doit une bonne part de son attrait, à côté de sa richesse culturelle et monumentale, aux qualités exceptionnelles de son site naturel, mais elle apparaît comme une ville extrêmement minérale où les espaces « naturels » sont fragmentés en enclaves infimes, récentes dans la plupart des cas, ou rejetés dans une périphérie où ils sont de plus en plus menacés.
- 2 A priori, Istanbul semble bien dotée par une nature généreuse associant les charmes paysagers de sa position littorale et de ses collines et plateaux (potentiellement) verdoyants. Elle s'étend en effet sur les deux rives d'un détroit resserré et sinueux, dont les caprices de la tradition historique ont fait la limite de l'Europe et de l'Asie, et d'Istanbul la seule agglomération au monde installée à cheval sur deux continents (Bazin et Pérouse, 2004). L'interpénétration de la terre et de la mer est accentuée sur la rive occidentale par la profonde indentation de la Corne d'Or, basse vallée ennoyée de deux modestes fleuves côtiers. Istanbul et le bassin de la Marmara, du fait de leur position de transition entre les domaines méditerranéen et pontique, bénéficient d'un climat tempéré, échappant à la fois à la rudesse des hivers continentaux anatoliens et aux étés torrides des côtes de l'Égée et de la Méditerranée. Ce « géocomplexe d'Istanbul » tel que l'a caractérisé Sırrı Erinç (1986, p. 8-13) constitue une aire de transition climatique, où les précipitations s'élèvent de 550 mm sur le littoral de la Marmara à 800 mm sur la côte de la mer Noire, et de contact biogéographique entre les zones floristiques méditerranéenne et balkano-pontique. Les nuances topographiques et bioclimatiques locales ont permis à S. Erinç (*Ibid.* p. 14) de distinguer dix « physiotoques » différents, dont celui qu'il dénomme « écosystème urbain », autrement dit l'aire d'expansion de la ville qui vient peu à peu se superposer aux neuf autres.
- 3 Or, cette aire urbanisée frappe le visiteur par la densité du bâti et par la rareté des touches végétales dans le paysage. Dans la péninsule historique, les silhouettes des

coupoles encadrées de minarets émergent d'une masse compacte mêlant les vieilles maisons de bois et des bâtiments modernes hétéroclites. On y distingue très peu d'espaces verts, le plus visible étant la pointe du Sérail (Sarayburnu) avec les cours arborées du palais des sultans et le parc de Gülhane en contrebas. Ailleurs, ce sont les pentes de Galata au nord de la Corne d'Or où les ruelles dessinent des tranchées ombreuses entre des immeubles de cinq ou six étages ; ou les immenses quartiers d'habitat développés tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle, ponctués de-ci de-là par des groupes de tours abritant des centres d'affaires ou des hôtels. Du coup, les touristes et les Stambouliotes eux-mêmes s'échapperont volontiers de cet univers minéral en s'embarquant sur un *vapur*, l'équivalent local du *vaporetto* vénitien en beaucoup plus ample, pour faire l'excursion du Bosphore. Ils vont alors contempler les *yali*, anciennes demeures de l'aristocratie, et les villas modernes égrenées en chapelet sur un fond de verdure, tacheté de mauve par les arbres de Judée en fleurs au printemps, faire halte au village d'Anadolu Kavağı pour y déguster du poisson grillé à l'ombre des grands platanes, ou bien se rendre aux îles des Princes et se promener loin de la circulation automobile au milieu des résidences secondaires. D'autres habitants de la métropole se laissent tenter, à condition d'être suffisamment fortunés, par l'achat d'une villa dans une cité privée à 20 km au nord-ouest du centre historique, au cœur de la forêt de Belgrade, mais que restera-t-il de celle-ci quand des dizaines de milliers de famille se seront installées dans ces périphéries lointaines ?

- 4 Pour comprendre la coexistence actuelle de ces rapports contrastés de la ville à la nature, il faut remonter plus ou moins loin dans le passé, car les paysages contemporains sont le résultat de la stratification à travers le temps long de processus d'urbanisation variés témoignant de conceptions diverses de l'urbain. Istanbul se différencie de beaucoup de mégapoles du Sud – d'ailleurs est-elle totalement « du Sud » alors qu'elle a apporté des contributions significatives à notre civilisation européenne ? Mais ceci est une autre histoire... – par cette profondeur chronologique dont les habitants, même les nouveaux venus arrivés de l'Anatolie lointaine, sont conscients et fiers.
- 5 Au risque d'une certaine simplification, nous essaierons d'abord de reconstituer ce que pouvaient être les rapports à la nature dans la capitale ottomane classique, dont l'héritage reste très présent, avant de montrer plusieurs étapes de transformations allant dans le sens d'une certaine banalisation sous diverses influences extérieures, étapes que l'on pourrait réunir sous l'étiquette de « mondialisation de la nature en ville ».

La nature dans la capitale ottomane : une place discrète, une appropriation par les puissants

- 6 Lorsque Constantinople a été conquise par le sultan ottoman Mehmet II, dit Fatih (le Conquérant), elle était déjà une « ville mondiale » (Stewig, 1964), en tout cas une agglomération étendue et composite, avec la péninsule entourée par la muraille de Théodose et le quartier de Galata développé par les marchands génois au nord de la Corne d'Or. Le modèle de la ville orientale islamique traditionnelle ne s'y est donc pas pleinement appliqué, reprenant un héritage important malgré divers éléments de rupture.

Un cœur d'agglomération rapidement densifié

- 7 Au moment de la conquête ottomane, la capitale byzantine avait connu un profond déclin et s'était fortement dépeuplée par rapport à son apogée du XII^e siècle (Borie *et al.*, 1987, p. 5-11). La population de la péninsule s'était regroupée le long de la Corne d'Or, laissant l'intérieur du triangle des murailles aux champs et aux vergers (*bostan*). Mehmet II et ses successeurs ont recouru à la force pour repeupler la ville par déportation, au gré des campagnes militaires, de populations de toutes les parties de l'empire, des Balkans au Caucase, chrétiens ou musulmans, souvent d'origine rurale comme les migrants spontanés qui ont suivi. Ce repeuplement a oblitéré les structures de la ville byzantine qui « devint dès lors un immense village, où les habitations se dispersaient au hasard, et prit son aspect traditionnel, si caractéristique et si attrayant, d'une mer de maisons de bois, qui [y] subsiste encore dans des quartiers entiers » (Planhol, 1969, p. 267).
- 8 La prédominance de ces maisons de bois ne tient pas seulement à l'ascendance rurale des habitants, et particulièrement aux gros contingents de charpentiers venus des massifs boisés balkaniques ou de la chaîne pontique, mais aussi aux conséquences du séisme de 1509 qui a détruit la plus grande partie des constructions de pierre et de brique héritées de la période byzantine et déjà très dégradées. Les autorités et les habitants se sont alors tournés systématiquement vers la construction en bois pour les habitations ordinaires, réservant aux monuments civils et religieux la pierre et la brique. Cherchant à se protéger d'un risque grave, ils se sont ainsi trouvés soumis à un autre encore plus fréquent, celui des incendies qui ont périodiquement ravagé de vastes parties de la péninsule (Borie *et al.*, 1987, p. 6).
- 9 Au départ, ces maisons, grandes ou petites, se sont toujours trouvées associées à une cour dallée et à un jardin, conformément au modèle traditionnel de la maison turque (Borie et Pinon, 1985, p. 3). La disposition traditionnelle cachait ce jardin, partie de l'espace familial intime, derrière un haut mur ou à l'arrière de la parcelle, d'où la déception de bien des voyageurs occidentaux qui apercevaient de loin des pentes tachetées de verdure et se retrouvaient dans des ruelles étroites bordées de façades continues ou de hauts murs. L'afflux de population, massif et rapide, est attesté par la présence de 160 mosquées dans le périmètre de la péninsule dès les années 1480. Cet accroissement vigoureux de la population, estimée à environ 500 000 habitants vers 1550 et entre 600 000 et 700 000 habitants à la fin du XVII^e siècle (Mantran, 1996, p. 227 et 253), a conduit à une densification rapide du tissu urbain. Les vides subsistant entre les maisons de bois ont peu à peu été comblés, et les agrégats flous de constructions hétérogènes ont souvent cédé la place à des alignements compacts de maisons jointives, à tel point qu'il a fallu prescrire au XIX^e siècle l'intercalation d'un épais mur de briques entre les maisons pour diminuer le risque d'incendie.
- 10 Ce modèle de tissu urbain de maisons de bois peu à peu densifié a également été mis en œuvre dans de nouveaux quartiers comme Eyüp à l'amont de la Corne d'Or, Beşiktaş sur la rive européenne du Bosphore, Kadıköy (l'antique Chalcédoine) et Üsküdar (Scutari) sur la rive asiatique. Galata de son côté a gardé de son passé de ville génoise juxtaposée à Byzance la prédominance de bâtiments en maçonnerie, tassés dans le triangle de murailles descendant de la tour de Galata vers le débouché de la Corne d'Or. Le quartier a continué à concentrer les marchands européens et les représentations des puissances étrangères, ainsi qu'une part notable des populations minoritaires, Grecs,

Arméniens, Juifs accueillis dans l'Empire ottoman après leur expulsion d'Espagne après 1492, Levantins divers. Il s'est peu à peu étendu vers le haut, constituant un nouveau quartier cosmopolite, celui de Péra, toujours très dense le long de son axe principal, la grande rue de Péra (aujourd'hui İstiklâl Caddesi) (Figure 1).

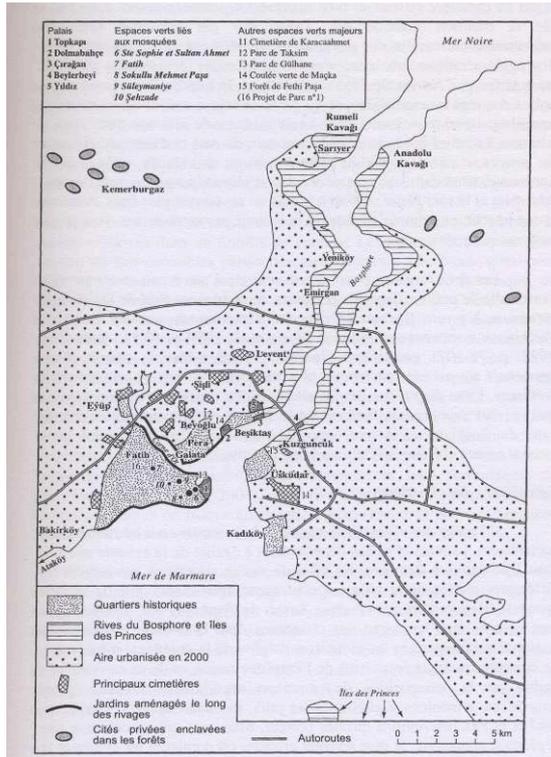
- 11 Hormis les marges de l'aire urbanisée, les rares espaces verts de la capitale étaient liés aux monuments, et d'abord au plus important d'entre eux, le palais de Topkapı ou Nouveau Sérail, construit à partir de 1465. Ce palais illustre les liens particuliers avec la nature établis par les sultans ottomans, à la fois par son site et par sa conception. Le Conquérant choisit en effet de s'installer à l'extrémité de la péninsule, en reprenant le site de l'acropole de la Byzance hellénique, ensuite délaissé par les Byzantins. Outre son intérêt défensif, renforcé par la construction d'une muraille spécifique reprenant le tracé du mur de Septime Sévère et isolant l'aire du palais du reste de la ville, ce site était également remarquable par l'ouverture qu'il donnait sur les « trois mers » de Constantinople, à savoir la Corne d'Or, le Bosphore et la Marmara. Mais l'aspect le plus intéressant de sa conception est sa disposition de « palais pavillonnaire » (Borie *et al.*, 1987, p. 10), conservée à travers quatre siècles d'additions et de transformations. Quatre cours successives mènent de l'espace le plus ouvert au public aux espaces privés plus intimes. Verdoyantes et arborées, elles sont entourées, ou parsemées, de bâtiments d'importance et de fonctions variées, dont nombre de pavillons (*köşk* dont nous avons fait « kiosque »), constructions relativement légères dont le caractère temporaire a pu être opposé au monumentalisme des mosquées pour rappeler que toute chose sur terre est par nature éphémère, ou bien rattaché aux traditions nomades des Ottomans (Beck et Forsting, 1997, p. 92). Tout autour de cette plateforme supérieure divisée en cours en partie étagées, les pentes s'abaissant vers le littoral étaient occupées par des jardins densément arborés. Ce paysage urbain végétalisé n'a pour ainsi dire pas changé depuis le XVII^e siècle, comme en témoignerait le rapprochement d'estampes d'alors (Grelot, 1680, reproduit dans Kayra, 1990, p. 25-26) et de clichés actuels.
- 12 L'autre grande famille d'espaces monumentaux est constituée par les complexes (*külliyeye*) associant à une mosquée une série de bâtiments d'enseignement (*medrese* et bibliothèques) ou de charité (hôpital, lieu d'hébergement, soupe populaire). Mehmet II a édifié le premier ensemble autour de sa mosquée de Fatih, et la construction de ces espaces s'est poursuivie jusqu'au début du XVII^e siècle avec celui de la mosquée du Sultan Ahmet ou Mosquée Bleue. Les plus nombreux sont dus, au milieu du XVI^e siècle, au prolifique architecte Sinan, depuis sa forme la plus achevée, l'immense *külliyeye* de la Süleymaniye, jusqu'à celui de Sokullu Mehmet Paşa jouant habilement sur les dénivellations. Tous ces complexes créent une enclave dans le tissu urbain, dégageant largement la mosquée par un espace périphérique aménagé en jardin, et pouvant aussi inclure un cimetière.

La mobilité vers les espaces extra-muros : les *yali* du Bosphore

- 13 Même si plusieurs milliers de personnes occupaient le palais impérial et profitaient ainsi de ses cours arborées et de ses jardins, et si une grande partie de la population musulmane (masculine surtout) traversait les abords végétalisés des mosquées sur le chemin des prières quotidiennes, ces espaces de nature recréée au sein de la ville intra-muros et des autres quartiers denses étaient loin de suffire aux aspirations de la population. Elle allait donc rechercher le contact avec la nature au-delà des limites de

l'aire urbanisée, vers les vallons boisés et les sources qui alimentaient en eau la capitale, Eaux Douces d'Europe et vaste forêt de Belgrade au Nord-Ouest et Eaux Douces d'Asie au Nord-Est, et surtout le long des rives verdoyantes et aérées du Bosphore.

Figure 1 : La nature à Istanbul

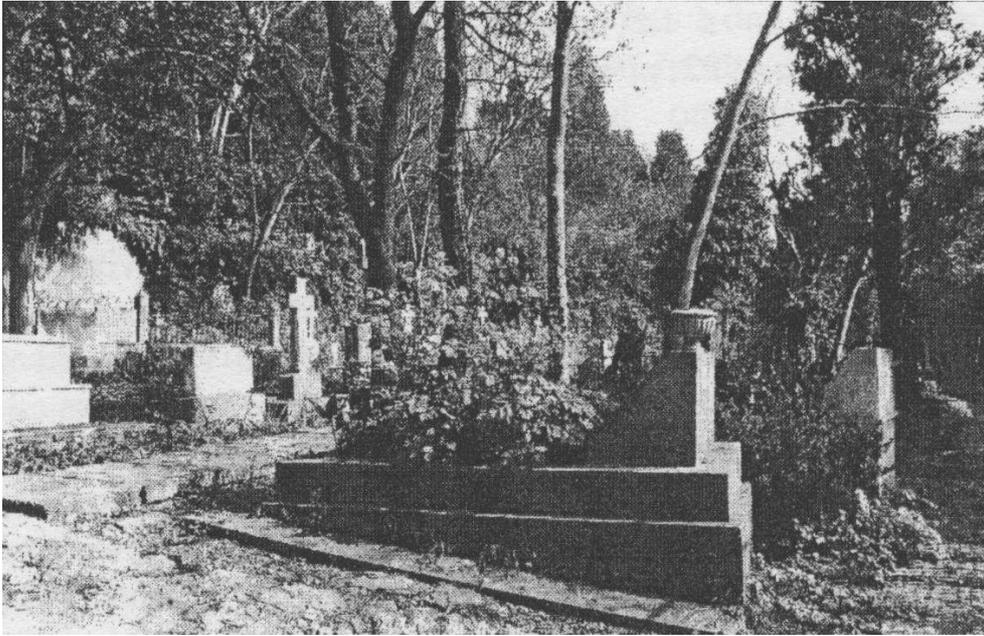


- 14 À côté de déplacements occasionnels liés à des fêtes, ce mouvement avait un caractère saisonnier bien marqué. On retrouve là une autre facette de la tradition nomade des Turcs, qui ont conservé après leur sédentarisation massive des pratiques de mobilité estivale, y compris depuis les agglomérations urbaines : c'est le phénomène des « *yaylas* citadines » caractérisé par Xavier de Planhol (1969, p. 262-265). Dans beaucoup de villes des régions montagneuses du pays, ce séjour estival est conforme au modèle pastoral traditionnel où la *yayla* est l'aire de pâturage d'été située en altitude. Le relief modeste des bas plateaux de part et d'autre du Bosphore ne permettait pas de jouer sur cette dimension altitudinale, mais le détroit lui-même, situé dans une aire de transition climatique assez rapide entre la Marmara et la mer Noire, offrait à la fois un air un peu plus frais, l'ombrage d'une végétation arborée abondante et l'attrait paysager de ses rives le plus souvent escarpées.
- 15 Les deux rives du Bosphore se sont ainsi peu à peu couvertes, dans l'intervalle de petits villages de pêcheurs, de résidences d'été de l'aristocratie ottomane, les *yalı*. Il s'agit en majorité d'imposantes maisons de bois, à l'architecture souvent sophistiquée (Borie et al., 1987, p. 10-11 ; Yerasimos, 1992, p. 78-107), en général placées au bord même du détroit ce qui permettait d'y accéder en barque plus aisément que par un chemin côtier médiocre. Cette disposition les faisait bénéficier d'un double contact avec la nature : des nombreuses fenêtres de la façade on pouvait contempler les eaux du Bosphore et la rive opposée, tandis que l'arrière ouvrait sur le versant arboré et fleuri ou sur un véritable jardin.

La ceinture des cimetières

- 16 Si l'accès des vivants aux charmes de la nature était très différencié socialement, pauvres et riches bénéficiaient à égalité de la verdure une fois dans leur dernière demeure. En effet de vastes cimetières entouraient les différentes parties de la ville, en conformité avec l'idéal-type de la ville orientale-islamique tel que l'évoque Xavier de Planhol (1968, p. 49) : « ... le tout enserré dans le carcan des cimetières dont la ceinture périphérique contraste vivement avec les cimetières d'église de la chrétienté médiévale ». Le caractère multiconfessionnel de l'Empire ottoman et de sa capitale s'est traduit par la juxtaposition de cimetières musulmans, chrétiens (grecs orthodoxes, arméniens, catholiques) et juifs, reconnaissables aux types de tombes et aux inscriptions qu'elles portent. Mais tous ont en commun une végétation abondante, le plus souvent arborée, où dominent les cyprès et le buis, si bien que Samuel Robert, dans son étude sur les espaces verts publics d'Istanbul en a fait une catégorie à part, les « espaces verts cimetières ». (Robert, 1992, p. 192-193).
- 17 En fait, deux types de localisation des cimetières coexistaient dans l'Empire ottoman, et sont toujours présents aujourd'hui : les petits cimetières attenants à une mosquée ou une église, dans la vieille ville et les autres noyaux anciens, et les cimetières périphériques, beaucoup plus étendus. Souvent clos d'une enceinte de pierre qui en interdit désormais l'accès au public, les premiers ne sont généralement plus fonctionnels et constitueraient plutôt des espaces verts d'accompagnement. On peut en prendre pour exemple le cimetière de la mosquée Sokullu Mehmet Paşa dont J.-L. Bacqué-Grammont *et al.* (1990) ont analysé les inscriptions funéraires : entourant la mosquée sur trois côtés, il compte 347 stèles de marbre enserrées dans un fouillis de verdure. Les cimetières périphériques constituent des ensembles particulièrement étendus : une bande quasiment continue en avant de la muraille terrestre de la péninsule historique, un chapelet de cimetières entourant en arc de cercle, de la Corne d'Or au Bosphore, les arrondissements de Beyoğlu et de şişli – et bien visible aujourd'hui de la rocade autoroutière qui contourne ces zones urbaines – ou bien le cimetière de Karacaahmet, au Sud-Est d'Üsküdar, un des plus vastes de l'Orient musulman. Un des plus célèbres, en tout cas le plus connu des touristes, est le cimetière d'Eyüp en amont de la Corne d'Or, que l'on traversait à pied pour monter contempler la ville depuis le café Pierre Loti. Les quartiers qui jalonnent les rives du Bosphore ont chacun leur(s) cimetière(s), ainsi le quartier multiethnique de Kuzguncuk (« Kuzguncuk, l'autre nom de la tolérance », pour reprendre la jolie formulation de l'architecte Cengiz Bektaş, 2003), sur la rive asiatique, qui occupe un vallon en bordure duquel on trouve un cimetière grec (Photo 1) puis un cimetière musulman du côté nord et un vaste cimetière juif plus en arrière.
- 18 Comme la ville s'est considérablement étendue au-delà de ces cimetières, ils introduisent désormais d'importantes coupures vertes dans la masse urbaine. Ils représentent des superficies considérables : en 1992 (Robert, 1992, p. 202), 194 cimetières dépendant de la Direction des cimetières de la Municipalité du Grand Istanbul (*İstanbul Büyükşehir Belediyesi*) couvraient en tout 493 ha, auxquels il faut ajouter les cimetières dépendant des fondations pieuses (*vakıflar*), très nombreux mais plus fragmentés.

Photo 1 : Cimetière grec orthodoxe sur le flanc nord du vallon de Kuzguncuk



Cliché : M. Bazin, avril 2005

Une « mondialisation de la nature » en plusieurs étapes

- 19 À côté de ces formes originales de relation à la nature héritées de la période classique ottomane, d'autres formes plus banales sont venues s'y ajouter progressivement sous diverses influences, le plus souvent extérieures. Ce mouvement a commencé dès la dernière période de l'Empire ottoman qui a vu la création des premiers espaces verts publics, il a dû faire face à une expansion urbaine massive à partir des années 1950, et se trouve tiraillé aujourd'hui entre deux tendances antagonistes toutes deux liées à la phase actuelle de la mondialisation.

De l'ère des réformes ottomanes aux débuts de la République : premiers espaces verts publics et poursuite du mouvement vers le Bosphore

- 20 De façon symbolique pour notre propos, l'histoire des Réformes (*Tanzimat*) de l'Empire ottoman commence dans un jardin : le rescrit impérial de Gülhane, promulgué par le sultan Abdül Mecid 1^{er} le 3 novembre 1839, quelques mois après son accession au trône, tient son nom du jardin du palais de Topkapı où il fut présenté devant les autorités de l'État, les représentants des communautés religieuses et les représentations diplomatiques étrangères (Mantran, 1996, p. 290). Il inaugure un vaste programme de réformes visant à sauver l'empire déclinant en s'inspirant des modèles européens : modernisation de l'appareil étatique et de l'armée, centralisation administrative, sécularisation partielle du droit et de l'enseignement, occidentalisation de la société

(Dumont, 1989). S'il n'a pas réussi à enrayer la désagrégation de l'empire, il a initié des transformations profondes, particulièrement visibles à Istanbul, capitale cosmopolite.

- 21 C'est dans ce contexte qu'a été créé le premier jardin public moderne de la ville, dans le quartier de Galata-Péra qui concentrait une grande partie des populations européennes et minoritaires. La municipalité autonome expérimentale du « sixième arrondissement » qui venait d'y être créée en 1858 a engagé, pour répondre à une demande exprimée par les habitants, la réalisation du parc de Taksim, achevé en 1869 (Robert, 1992, p. 153-155). Il fut créé sur l'emplacement d'un cimetière catholique, le « Grand champ des morts », qui s'étalait à l'extrémité nord de la Grande rue de Péra et fut transféré en 1864 plus au nord à şişli. Or, ce cimetière servait déjà, tout comme le « Petit champ des morts » à l'autre extrémité de la Grande rue de Péra, de lieu de promenade et de récréation pour les habitants qui n'avaient pas d'autres espaces verts publics à leur disposition. Il y a donc eu une certaine continuité des usages malgré le changement radical de destination théorique, avec une fréquentation massive dès l'ouverture du parc, mais dans un cadre matériel profondément transformé, un rectangle parfait organisé suivant un plan symétrique.
- 22 Simultanément, le mouvement en direction du Bosphore s'est poursuivi. Les puissances étrangères se sont en quelque sorte ottomanisées en gagnant à leur tour les rives du détroit pour y installer des ambassades d'été, tandis que les sultans eux-mêmes s'occidentalisaient en faisant édifier sur des modèles européens une série de nouveaux palais au bord de l'eau où ils sont venus établir leur résidence permanente (Mantran, 1996, p. 304) : le palais de Dolmabahçe, édifié sur ordre d'Abdül Mecid par les architectes arméniens Garabet et Nikoğos Balyan (1853-55), puis ceux de Küçük Su (1856), Beylerbey (1859) et Çırağan (1874). Tous sont des constructions imposantes d'un seul tenant et symétriques, de style néo-classique ou rococo, accompagnées de jardins à la française auxquels l'étroitesse de la bande littorale laissait peu de développement. Cette migration des palais vers le Bosphore a également donné lieu aux premières plantations d'alignement pour ombrager de majestueux platanes la voie littorale conduisant aux palais de Dolmabahçe et de Çırağan, plantations qui seront suivies de beaucoup d'autres au fur et à mesure des grands chantiers de voirie urbaine.
- 23 Il est intéressant d'observer que le plus récent des palais ottomans, celui de Yıldız où Abdül Hamid II vint établir sa résidence en 1878, représente en quelque sorte un retour aux sources, un palais pavillonnaire comme Topkapı. Mais à l'inverse de ce dernier qui cumulait les fonctions de résidence du souverain et de centre du gouvernement, la fonction du palais de Yıldız était exclusivement résidentielle. Ses pavillons, kiosques et édifices fonctionnels divers, dessinés par Sarkis et Simon Balyan et par Raimondo D'Aronco, ont ainsi été dispersés au milieu d'un immense parc d'un seul tenant de 160 ha, dessiné par le paysagiste français G. Le Roi, mais en suivant les principes d'aménagement à l'anglaise, et isolé par de hauts murs. Il a subi d'importantes destructions qui ont accentué l'aspect de forêt urbaine du parc, redessiné à partir de 1980 en même temps que plusieurs pavillons étaient restaurés avec l'appui du Touring Club d'Istanbul (Beck et Forsting, 1997, p. 208-211).
- 24 Quant à la péninsule historique, elle dut attendre 1916 pour avoir son premier jardin public, au temps du gouvernement des Jeunes Turcs, lorsque le maire d'alors, Celil Paşa, convertit la partie inférieure arborée du domaine de Topkapı en un parc ouvert au public, le parc de Gülhane, enrichi par la suite d'une grande variété d'équipements assez hétéroclites : citernes byzantines aménagées en salles d'exposition, théâtre de

plein air, modeste parc animalier, et une fête foraine à proximité (Robert, 1992, p. 155 et 167). Malgré leur disproportion (10 ha seulement pour le parc de Gülhane contre 160 ha pour le parc de Yıldız), ces deux parcs sont perçus et pratiqués par les Stambouliotes comme les parcs urbains par excellence, avec une fréquentation intense en fin de semaine et pendant toute la belle saison, et des pointes les jours fériés, particulièrement le jour de la Fête des Sucreries (*şeker Bayramı*) qui marque la fin du mois de jeûne de Ramadan, surtout lorsque la rotation du calendrier lunaire musulman place cette fête aux beaux jours.

- 25 Dans l'entre-deux-guerres, au début de la République, Istanbul déchue de sa fonction de capitale politique a vu peu de réalisations en matière d'espaces verts publics, à part la mise en œuvre de projets antérieurs tels que l'aménagement de la plateforme de l'hippodrome byzantin entre Sainte-Sophie et Sultan Ahmet et des plantations accompagnant les voies nouvelles. Mais les autorités se sont préoccupées de planification urbaine et ont chargé en 1934 trois urbanistes étrangers d'élaborer trois propositions de plan d'urbanisme, puis ont appelé en 1936 l'urbaniste français Henri Prost (Yerasimos, 1989, p. 112-114). Son plan, qui opère plus ou moins la synthèse des propositions antérieures, prévoyait entre autres de doter la ville, dans une vision très fonctionnaliste, de deux vastes aires de récréation, le Parc n° 1 dans l'axe de la vallée du Lycus à l'ouest de la péninsule historique et le Parc n° 2 entre Taksim et Dolmabahçe. Le premier projet a été abandonné, laissant la place à une grande avenue rectiligne, mais le second a été réalisé après la Seconde Guerre mondiale, intercalant entre les arrondissements de Beyoğlu et de Beşiktaş une large coulée verte parsemée d'équipements variés : bibliothèque Atatürk de documentation sur la ville, bâtiments de l'université technique d'Istanbul, grands hôtels, stade İnönü accueillant le club de football de Beşiktaş.

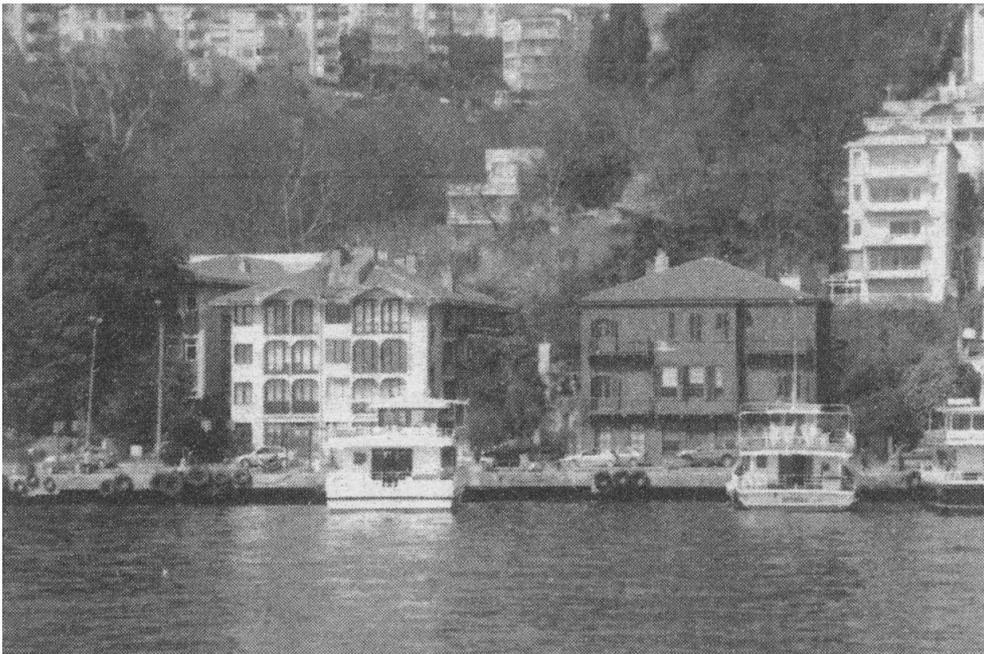
L'explosion urbaine des années 1950-90 et ses conséquences

- 26 À partir de 1950, l'entrée de la Turquie dans la transition démographique déclenche une accélération soudaine de la croissance urbaine. Istanbul passe ainsi de 1 million d'habitants en 1950 à 1 466 000 en 1960, 2 132 000 en 1970, 2 772 000 en 1980 et, après un important élargissement du périmètre municipal en 1984, à 6 620 000 habitants en 1990. Cette poussée démographique se traduit par une expansion spatiale multiforme qui ne peut que retentir sur la place et la configuration des espaces « naturels », de façon différenciée suivant trois grands modes d'urbanisation.
- 27 Le premier est l'édification de nouveaux quartiers planifiés suivant les principes de l'urbanisme fonctionnaliste, où l'on se préoccupe désormais de réserver dès le départ des superficies non négligeables pour créer des espaces verts publics de proximité, d'autant plus nécessaires que la densité de ces nouveaux quartiers va croissant. Ainsi, Levent, édifié en tranches successives à partir de 1950 sur le plateau dominant le Bosphore du côté européen, est pour l'essentiel composé de petits immeubles, voire de maisons individuelles dans quelques secteurs. Bakırköy, à l'ouest de la péninsule historique, est nettement plus dense. C'est dans cet arrondissement que l'on implante le premier ensemble de grandes tours résidentielles, à Ataköy le long de la route littorale qui relie la ville à l'aéroport de Yeşilköy. Il ne s'agit pas comme on pourrait le penser de logement locatif social, mais au contraire d'un habitat destiné aux classes moyennes supérieures, et les premières tranches réalisées sont assez conformes à

l'idéal de la charte d'Athènes, avec de vastes aires de verdure entre les tours. Mais à mesure que le temps passe et que de nouvelles cités se multiplient sur les marges européennes et asiatiques de l'agglomération, l'espace entre les tours se réduit pour aboutir à des densités considérables.

- 28 Un deuxième phénomène caractéristique de cette période est l'urbanisation de plus en plus importante des rives du Bosphore (Gandon, 1998). La conversion des résidences temporaires estivales en résidences permanentes, déjà engagée depuis longtemps, y compris par les derniers sultans comme nous l'avons vu, se généralise, malgré l'allongement des migrations pendulaires quotidiennes que cela entraîne. Certains *yalı* sont restaurés à grands frais tandis que d'autres tombent en ruine, et les villas modernes ou les petits immeubles se multiplient dans leur intervalle ou en arrière sur les pentes qui les dominent (Photo 2). La fonction récréative subsiste en changeant de nature : les cafés et restaurants, concentrés dans quelques quartiers comme Ortaköy ou le centre de Sarıyer ou égrenés le long du littoral, sont très fréquentés, au point de provoquer de grands embouteillages en fin de semaine le long de l'unique route côtière du côté européen. Quelques portions seulement des deux rives du détroit ont échappé à cette privatisation et à ce fractionnement des espaces de nature : d'une part, des parcs municipaux protégés de l'urbanisation et ouverts au public, le parc d'Emirgân sur la rive européenne et la forêt urbaine de Fethi Paşa sur la rive asiatique entre Üsküdar et Kuzguncuk ; d'autre part, toute l'extrémité septentrionale du Bosphore à partir de Rumeli Kavağı et Anadolu Kavağı occupée par deux immenses zones militaires, héritages de la période de la guerre froide où il fallait veiller face à l'ennemi potentiel soviétique. Ce rieux enchaînement qui a sauvé de vastes espaces de nature par l'effet de contraintes géopolitiques !...

Photo 2 : Un *yalı* restauré et une construction moderne reprenant le même modèle, sur la rive asiatique du Bosphore



M. Bazin, avril 2005

- 29 Pour être complet, il faut mentionner brièvement le cas des îles des Princes, au large de la côte asiatique de la Marmara. Cet autre espace de villégiature estivale de la métropole a été occupé plus tardivement que les rives du Bosphore, surtout vers la fin du XIX^e siècle, attirant essentiellement des populations minoritaires, Arméniens, Juifs et Grecs orthodoxes. Malgré l'amélioration de leur desserte, des liaisons par vedettes plus rapides (*deniz otobüsü*, « autobus de mer ») étant venues compléter les *vapur* traditionnels, leur isolement relatif a freiné le passage à la résidence permanente et facilité la préservation de leurs pentes boisées. La population résidente a lentement progressé de 15 000 habitants en 1950 à 19 000 en 1990 avant de retomber à 17 700 en 2000, mais la fréquentation de loisirs reste très élevée, les îles offrant aux Stambouliotes comme aux visiteurs le plaisir de déambuler sans être importunés par la circulation automobile, une offre variée de villas et d'appartements, et les plages les plus proches du cœur de la métropole.
- 30 Le troisième mode d'urbanisation est bien différent : c'est l'implantation illégale de maisons de type rural par des familles originaires d'Anatolie, sur des terrains publics ou vacants. Le mot-phrase qui les désigne en turc *gecekondu* (« il a été construit la nuit ») a été inventé en 1947 par un journal stambouliote, puis appliqué à toutes les grandes villes du pays avec bien des variations sémantiques (voir la synthèse de J.-F. Pérouse, 2004). Après la première phase de « ruralisation de la ville », liée à l'installation de migrants de tout l'empire au début de la période ottomane, on a ainsi assisté à une nouvelle vague d'installation de « villages aux marges des villes turques » (Höhfeld, 1984). Plutôt que la reproduction de villages reprenant les types architecturaux des régions d'origine des migrants, il s'agit d'agrégats de maisons simples de type rural, rectangles allongés couverts d'un toit à deux pentes, de dimensions très variées : les uns couvrent entièrement des collines étendues ou des versants bien développés (comme Hisarüstü juste derrière le quartier de Rumeli Hisarı, cf. Bazin, 1994), d'autres plus réduits s'insèrent dans un fond de vallon ou sur une rupture de pente. Si, dans une phase pionnière, ces bâtiments très simples s'alignent dans le sens des courbes de niveau sur des versants dénudés, très vite l'appropriation de l'espace se fait par la mise en culture de carrés de jardin potager et la plantation d'arbres fruitiers ou de peupliers, faisant de ces *gecekondu* les aires résidentielles les plus vertes de la métropole... du moins tant que n'est pas amorcée la phase suivante de l'évolution, la densification qui intervient une fois que les occupants ont réussi à faire reconnaître un droit de propriété sur leur parcelle.
- 31 Ces décennies de démarrage de l'expansion urbaine se sont donc traduites par des processus en bonne partie contradictoires : de nouveaux quartiers planifiés ont éloigné les citadins de la nature en les entassant dans des immeubles de plus en plus denses, mais leur ont offert des parcelles de nature reconstituée dans des squares et jardins de proximité, tels qu'on les trouve un peu partout ; l'attrance pour la verdure a amené les familles les plus aisées à quitter la ville dense pour les rives du Bosphore, menaçant du même coup son attrait paysager ; les plus proches de la nature sont finalement les plus pauvres, les néo-citadins qui s'empressent de reconstituer jardins et vergers.

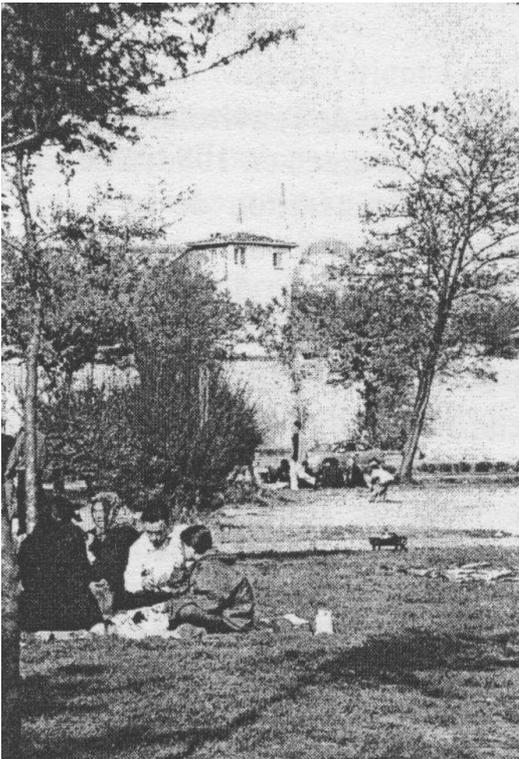
Les effets antinomiques de la mondialisation contemporaine : souci nouveau pour l'environnement et fuite en avant urbaine

- 32 Comme ses rivales du Moyen-Orient Le Caire et Téhéran (Denis *et al.*, 2007), Istanbul est emportée depuis une vingtaine d'années dans le mouvement de la mondialisation qui accentue leur prédominance métropolitaine au sein de leurs pays respectifs, aux dépens de la capitale politique Ankara dans le cas de la Turquie, et renforce leur croissance de mégapoles confrontées à de nombreux problèmes de gestion, entre autres de l'environnement et de l'espace urbanisé. La métropole de la Turquie est ainsi soumise à des processus que l'on retrouve dans nombre de mégapoles du Sud, mais aussi à la diffusion d'idéologies et de représentations qui vont favoriser une prise de conscience locale.
- 33 Cette prise de conscience porte sur deux domaines bien distincts, mais qui présentent aussi bien des points communs, le domaine de l'environnement et celui du patrimoine, l'un et l'autre menacés par les excès de la croissance urbaine mal maîtrisée. La dégradation du Bosphore et de ses rives concerne ces deux aspects à la fois, pollution des eaux et disparition d'une partie de la végétation naturelle d'un côté, menaces sur le patrimoine et perte de qualité paysagère de l'autre. Or deux lois importantes ont été adoptées au cours de la même année 1983, coïncidence symptomatique : celle du 9 août 1983 sur la protection de l'environnement et celle du 18 novembre 1983 sur la protection de l'aire du Bosphore (sur cette dernière, voir Gandon, 1996, p. 96-99, et la traduction en français du texte de la loi en annexe p. 141-149). Par ces mesures législatives, la Turquie fait siennes des idéologies développées à l'échelle mondiale et superpose ainsi à l'attachement traditionnel des Turcs pour la nature une conception plus abstraite et plus intellectualisée de la nature comme écosystème global.
- 34 Mais l'adoption de ces principes ne se borne pas à leur proclamation théorique, des actions ont été engagées qui ont un retentissement significatif sur les relations entre la nature et la société. En matière de patrimoine, la loi du Bosphore interdit la construction de nouveaux immeubles dans une zone de « première vue » depuis le détroit, la soumet à un contrôle dans la zone de « vue arrière », et classe les bois, parcours de promenade, jardins publics et privés en « zones vertes » où il est interdit de détruire les arbres. Ces objectifs très louables ont hélas été fixés et mis en application trop tard dans de nombreuses sections du détroit où le mal était déjà fait. Par ailleurs, le gouvernement turc a demandé et obtenu le classement de la péninsule historique au patrimoine mondial de l'UNESCO, classement qui est d'abord fondé sur l'extraordinaire richesse monumentale et culturelle de cet ensemble, mais qui comporte aussi une dimension paysagère importante (Bazin, 2007).
- 35 Sur le plan de la protection de l'environnement, le premier maire de la Municipalité du Grand Istanbul créée en 1984, Bedrettin Dalan, a engagé un ambitieux programme de régénération de la Corne d'Or, gravement polluée par les industries implantées à l'amont de ses deux tributaires, les cours d'eau de Kâğıthane et Alibeyköy. À côté de l'action directe sur les eaux, transférées par un grand collecteur jusqu'à une station d'épuration construite à Yenikapı au bord de la Marmara, ce programme a inclus un véritable curetage des deux rives de la Corne d'Or encombrées de friches industrielles et portuaires. Elles ont été ensuite progressivement transformées en espaces verts de front de mer standardisés dans leur fonction de récréation et d'embellissement, dans leur conception paysagère (prédominance des pelouses et d'arbres peu élevés) et dans

leur équipement. D'autres espaces verts du même type ont été aménagés le long des rives européenne et asiatique de la Marmara, en partie sur des terrains remblayés (Robert, 1992, p. 217-230). De sévères critiques ont été émises à l'encontre de ces espaces verts banalisés et « mondialisés ». Nous avons pourtant pu observer la façon dont ces nouveaux parcs littoraux ont été appropriés par les familles des classes populaires qui viennent y pique-niquer le dimanche, témoignant de façon assez rassurante de la capacité de la population citadine à adopter et adapter un cadre nouveau imposé de l'extérieur (voir la riche analyse de ces pratiques par A. Fleury, 2004) (Photo 3).

- 36 Plus inquiétantes sont les autres tendances observées, qui relèvent d'une véritable fuite en avant associant la densification des aires déjà urbanisées et l'étalement périphérique aux dépens des espaces naturels résiduels, dans un contexte de ségrégation sociale exacerbée. D'un côté la régularisation des *gecekondu* conduit inexorablement à la densification : lorsque les occupants d'une maisonnette ont décroché le droit de propriété sur leur parcelle, ils s'empressent de proposer à un entrepreneur de l'échanger contre un ou deux appartements dans l'immeuble qu'il va construire dessus. Or, si les infrastructures et équipements étaient déjà déficients dans le *gecekondu* à structure en ordre lâche, leur insuffisance va devenir criante dans le quartier ainsi densifié. Le mépris unanime qui entoure ces quartiers pauvres de style rural risque hélas de faire disparaître prochainement les taches vertes les mieux intégrées à l'habitat de la métropole. Ne peut-on parvenir à en conserver quelques-uns en leur apportant les infrastructures qui leur font défaut ?

Photo 3 : L'appropriation des nouveaux espaces verts en bordure de la Marmara



Cliché : M. Bazin, avril 2004

- 37 De leur côté, les riches – pas les plus riches qui ont les moyens de restaurer des demeures classées ou d'édifier des villas de luxe en bordure du Bosphore, mais les classes moyennes supérieures dont les effectifs s'accroissent régulièrement – se laissent séduire par les nouvelles cités privées qui se multiplient à un rythme effréné, on en comptait plus de 400 en 2003. Ces ensembles résidentiels construits par des opérateurs privés sont formés de grands immeubles (tout en étant affublés de noms pompeux faisant référence à la nature : les Cascades, les Palmiers etc.) ou de villas, entourés d'une enceinte sécurisée, accessibles par une entrée « gardiennée », et dotés de services réservés aux habitants. Beaucoup de ces cités sont implantées « en pleine nature » très loin des quartiers centraux d'Istanbul, entre autres tout autour de Kemerburgaz au cœur de la forêt de Belgrade, si bien que leur présence même détruit le cadre naturel dont elles font un de leurs arguments de vente ! Elles s'appuient sur une politique qui continue à privilégier l'automobile individuelle, malgré de spectaculaires progrès dans les transports en commun (Fouache *et al.*, 1993). Du coup, les longs déplacements en automobile nécessaires pour se rendre au travail ou pour bénéficier des équipements commerciaux et culturels de la métropole et le surcroît de consommation en eau et en énergie liés aux équipements sportifs (golf, piscines) sont aux antipodes du développement durable officiellement prôné par les responsables politiques.
- 38 Le lien à la nature des Stambouliotes, combinant des héritages très disparates, est ainsi complexe et multiforme, tiraillé entre une banalisation des espaces et des comportements et une différenciation sociale toujours plus marquée. Au-delà des réalisations des édiles et des pratiques des habitants que nous avons tenté d'esquisser ici, un vaste domaine de recherche reste à explorer sur l'évolution des perceptions, des discours et des représentations des uns et des autres.

BIBLIOGRAPHIE

BACQUE-GRAMMONT, Jean-Louis, Hans-Peter LAQUEUR et Nicolas VATIN, 1990, *Stelae Turcica II. Cimetières de la mosquée Sokullu Mehmed Paşa à Kadırga Limanı, de Bostancı Ali et du türbe de Sokullu Mehmed Paşa à Eyüp*, Tübingen, Ernst Wasmuth Verlag.

BAZIN, Marcel, 1994, « Rumeli Hisar et Hisar Üstü, les deux faces de l'urbanisation à Istanbul », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain d'Istanbul*, n° 6, juin, p. 2-8.

BAZIN, Marcel, 2007, « Protection du patrimoine et dynamique socio-économique au Caire et à Istanbul », à paraître dans les *Travaux de l'Institut de géographie de Reims*.

BAZIN, Marcel et Jean-François PEROUSE, 2004, « Dardanelles et Bosphore. Les détroits turcs aujourd'hui », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n° 135, décembre, p. 311-334.

BECK, Christa et Christiane FORSTING, 1997, *Istanbul. Guide de l'architecture*, Cologne, Könemann, 311 p.

- BEKTAŞ, Cengiz, 2003, Kuzguncuk, Istanbul, Literatür Yayınları, 2^e édition, 268 p., réunit deux ouvrages publiés en 1995 : Hoşgörünün öteki adı : Kuzguncuk (L'autre nom de la tolérance : Kuzguncuk) et Ev alma, komşu al ! (N'acquiers pas une maison, acquiers des voisins !).
- BORIE, Alain et Pierre PINON, 1985, « La maison turque », Bulletin d'informations architecturales, supplément au n° 94, avril 1985, 16 p.
- BORIE, Alain, Pierre PINON, Stéphane YERASIMOS et Attila YÜCEL, 1987, « Istanbul », Bulletin d'informations architecturales, supplément au n° 115, octobre 1987, 24 p.
- DENIS, Eric, Bernard HOURCADE et Jean-François PEROUSE, 2007, « Le Caire, Istanbul, Téhéran : trois mégapoles, une dynamique ? », à paraître dans les Travaux de l'Institut de géographie de Reims.
- DUMONT, Paul, 1989, « La période des Tanzîmât (1839-1878) », dans R. Mantran (dir.), Histoire de l'Empire ottoman, Paris, Fayard, chap. XII, p. 459-522.
- ERİNÇ, Sırrı, 1986, « Géoécologie de la région d'Istanbul », Travaux de l'Institut de géographie de Reims, n° 65-66, p. 7-16.
- FLEURY, Antoine, 2004, « Les rivages d'Istanbul : des espaces publics au cœur de la mégapole ? », Géographie et cultures, n° 52, p. 55-72.
- FOUACHE, Eric, Cécile FOUACHE et Pierre ZEMBRI, 1993, « Le renouveau tardif des transports urbains du Grand Istanbul », Transports urbains, n° 78, p. 5-14.
- GANDON, Séverine, 1998, « L'urbanisation des rives du Bosphore », maîtrise de géographie, université de Reims, 154 p., non publiée.
- GRELOT, Guillaume Joseph, 1680, La relation nouvelle d'un voyage à Constantinople, Paris, P. Rocolet.
- HÖHFELD, Volker, 1984, « Gecekondus. Dörfer am Rande türkischer Städte ? », Geographische Rundschau, 36/9, p. 444-450.
- KAYRA, Cahit, 1990, Istanbul ; Mekânlar ve zamanlar (Istanbul. Espaces et temps), Istanbul, Ak Yayınları, 207 p. + 10 cartes hors-texte.
- MANTRAN, Robert, 1996, Histoire d'Istanbul, Paris, Fayard, 382 p.
- PEROUSE, Jean-François, 2004, « Les tribulations du terme gecekondu (1947-2004) : une lente perte de substance. Pour une clarification terminologique », European Journal of Turkish Studies, Thematic Issue n° 1 – Gecekondu, URL : <http://www.ejts.org/document117.html>
- PLANHOL, Xavier de, 1968, Les fondements géographiques de l'histoire de l'islam, Paris, Flammarion, 442 p.
- PLANHOL, Xaxier de, 1969, « Principes d'une géographie urbaine de l'Asie mineure », Revue géographique de l'Est, IX /3-4, p. 249-268.
- ROBERT, Samuel, 1992, « Les espaces verts publics urbains. Le cas d'Istanbul, Turquie », maîtrise de géographie, université de Reims, 255 p., non publiée.
- STEWIG, Reinhardt, 1964, Byzans-Konstantinopel-Istanbul. Ein Beitrag zum Weltstadtproblem, Kiel, Schriften des Geographischen Institut der Universität Kiel, 22/1.
- YERASIMOS, Stéphane, 1989, « La planification de l'espace en Turquie », dans « Turquie, la croisée des chemins », Revue du monde musulman et de la Méditerranée, n° 50, p. 108-122.

YERASIMOS, Stéphane, 1992, Demeures ottomanes de Turquie, photos d'Ara Güler et Samih Rifat, Paris, Albin Michel, 224 p.

RÉSUMÉS

Bien qu'elle semble bien dotée par la nature, Istanbul apparaît comme une ville très minérale où les espaces « naturels » sont très fragmentés ou rejetés dans une périphérie lointaine où ils sont de plus en plus menacés. Cet article s'attache à montrer comment cette situation paradoxale résulte de la superposition d'héritages successifs. Devenue capitale de l'Empire ottoman au XV^e siècle, la ville a été repeuplée par des déportés et migrants d'origine rurale, d'où une accumulation de maisons de bois et de jardins, mais elle s'est très vite densifiée, ne laissant d'espaces verts bien visibles qu'au cœur du palais, des complexes religieux et la ceinture des cimetières, au-delà desquels l'aristocratie allait estiver sur les rives du Bosphore. Avec la création des premiers jardins publics à l'européenne, l'ère des Réformes au XIX^e siècle, a inauguré une série de transformations liées à l'ouverture sur le monde : explosion urbaine étendant et densifiant la métropole, intégration du Bosphore à l'agglomération, fuite en avant vers des cités privées « en pleine nature ».

Although it seems to benefit of a rich natural endowment, Istanbul looks like a rather mineral metropolis, with green areas either split into small fragments or rejected in remote peripheries. This article tries to demonstrate how this paradoxical situation results from the stratification of features inherited from various periods. After it became the capital of the Ottoman empire, the city was repopulated by deported persons and migrants from mainly rural areas, who produced a landscape of wood houses and tiny gardens. But the rapid increase of population resulted in a strong densification of urban space, leaving few conspicuous green areas within the city (imperial palace, religious compounds). Beyond the “green belt” of cemeteries, summer residences of the aristocracy scattered along the banks of Bosphorus. During the Tanzimat (Reforms) period in XIXth century, the first western-type public gardens were created, a first stage in a gradual process of opening to the globalized world. Then, the mid XXth century urban burst led to another extension and densification of urban areas, and rich families fled away to gated cities built up in remote natural areas.

INDEX

Keywords : nature in cities, green areas, globalization, Istanbul, Bosphorus

Mots-clés : nature en ville, espaces verts, mondialisation, Istanbul, Bosphore

AUTEUR

MARCEL BAZIN

EA Habiter – Université de Reims

marcel.bazin@orange.fr